DISCOURS

PRONONCÉ LE 18 JUILLET

A la Séance annuelle de la Société des Sciences médicales de la Moselle,

SUR LES

AMÉLIORATIONS

DE LA

SANTÉ PUBLIQUE,

Par l'influence des Sociétés de Médecine,

AU POINT DE VUE PRINCIPALEMENT

DE L'ETUDE DES CONSTITUTIONS MÉDICALES,

Par M. Ch. Monard,

MÉDECIN PRINCIPAL EN RETRAITE,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

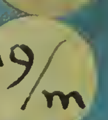


METZ,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE VERRONNAIS,

RUE DES JARDINS, 14.

1850.





DISCOURS

PRONONCÉ LE 18 JUILLET

A la Séance annuelle de la Société des Sciences médicales de la Moselle,

SUR LES

AMÉLIORATIONS

DE LA

SANTÉ PUBLIQUE,

Par l'influence des Sociétés de Médecine,

AU POINT DE VUE PRINCIPALEMENT

DE L'ÉTUDE DES CONSTITUTIONS MÉDICALES,

Par M. Ch. Monard,

MÉDECIN PRINCIPAL EN RETRAITE,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.



METZ,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE VERRONNAIS,

RUE DES JARDINS, 14.

1850.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DISCOURS

SUR LES

AMÉLIORATIONS DE LA SANTÉ PUBLIQUE,

Par l'influence des Sociétés de Médecine,

au point de vue principalement

DE L'ÉTUDE DES CONSTITUTIONS MÉDICALES.

Extrait des travaux de la Société des Sciences médicales de 1849-1850.

Ars tota in observationibus.
Frédérick Hoffmann

Messieurs,

Appelé à l'honneur de la présidence par le sentiment délicat qui vous porte à conférer une si flatteuse distinction autant au zèle d'un bon vouloir qu'à un mérite plus éminent dans la science, c'est sous l'empire du devoir que votre règlement me prescrit, que j'ose, avec dévouement, dans cette solennité, prendre la parole; que je l'ose plein d'espoir, comme par le

passé, dans votre bienveillance qui, seule, peut me permettre de tenter l'accomplissement d'une tâche que le talent de mes prédécesseurs rend aujourd'hui bien difficile à aborder.

J'ai donc besoin de compter sur l'indulgence dont vous avez bien voulu, jusqu'à présent, me donner tant de preuves : permettez-moi de la solliciter de nouveau encore pour un instant.

Essayant de vous entretenir des avantages qui résultent pour la santé publique des travaux des Sociétés où l'expérience du médecin praticien et l'érudition de savants confrères viennent apporter leurs fruits, pour de là se répandre en bienfaits, l'intérêt attaché à un tel sujet suffira seul, je l'espère, pour fixer l'attention de l'auditoire distingué qui nous honore de sa présence, et je m'estimerai heureux si cet intérêt et mes efforts parviennent quelque peu à suppléer à ma faiblesse.

Nous sommes loin, Messieurs, de ces pénibles époques où les préjugés contre la médecine avaient une grande puissance : on sent généralement aujourd'hui qu'elle peut être utile et que ses services chaque jour s'accroîtront par son perfectionnement ; plus que jamais, on reconnaît sa nécessité sociale.

Il n'y a guère que des esprits superficiels, étrangers à une heureuse culture de l'intelligence, qui ne croient encore que bien faiblement à notre science qu'ils accusent d'être toute conjecturale ou de hasard ; qu'ils regardent même quelquefois comme une sorte de superstition qui convient seulement à la faiblesse morale et mérite pour cela seul leur tolérance.

Mais cela vient de ce qu'ils n'y entrevoient qu'un assemblage de formules difficilement applicables à des cas donnés de maladie aussi multipliés, aussi changeants que les révolutions atmosphériques, aussi variés que les manifestations de l'esprit humain ou les mille empreintes si mobiles de la civilisation

des peuples ; cela vient de ce qu'ils ignorent que les principes fondamentaux de notre art reposent, au contraire, sur l'observation de phénomènes se représentant sans cesse et de faits invariables perpétuellement reconnus et proclamés par l'expérience ; et, facilement, s'ils le veulent, on peut les désabuser, les ramener au sentiment de la nature, par cet argument irrésistible du père de la médecine en faveur de la réalité et de la solidité des connaissances médicales : puisqu'il y a des choses utiles et des choses nuisibles, il y a donc une médecine, que l'on peut définir, comme la philosophie, l'amour du bien, la recherche du vrai.

Or, telle est notre devise, Messieurs, telle est notre médecine.

C'est sur la tradition constante des vérités inaltérables de cette philosophie que se fonde l'utilité des sociétés de médecine.

Ce sont elles qui conservent et accroissent tous les jours ce précieux dépôt formé par les siècles. C'est dans leur sein que se préparent et s'élaborent en silence les plus grands et les plus remarquables travaux livrés à la publicité ; les échos de la presse médicale y versent leurs mille sujets de comparaison, s'y épurent sans cesse et rendent au centuple les plus incontestables services.

C'est ainsi que ces réunions d'hommes estimables et dévoués, plaçant leurs lumières en commun, faisant, avec émulation, échange de bonne foi des fruits de leur expérience, constituent une grande famille et continuent la longue succession de celles qui ont légué au premier des médecins de l'antiquité les nombreuses observations d'après lesquelles, entre autres, il a établi son immortel traité de l'air, des eaux et des lieux ; léguant lui-même à son tour à la postérité d'admirables esquisses pour modèles à suivre dans la coordination de plus immenses re-

cherches sur l'ensemble des conditions météorologiques desquelles l'observation a fait voir que dépendaient, le plus souvent, les maladies régnantes : *Medicinam quicumque vult rectè consequi, hœc faciat oportet : primùm quidem anni tempora animadvertere, quid horum quodque possit efficere.*

La nature des maladies, en effet, autant du moins que nous pouvons l'apprécier et la connaître, dépend essentiellement des influences de toutes sortes au milieu desquelles l'homme est plongé, et de la manière dont l'homme réagit contre toutes ces influences.

Les lois qui expriment les rapports entre ces divers agents et ces diverses réactions sont l'objet de la médecine proprement dite.

Il faut donc que nous nous appliquions à faire la part exacte de chacun de ces éléments de la pathologie. Et si l'expérience prouve que c'est surtout du mode de réaction de l'organisme et de tous les phénomènes par lesquels cette réaction se manifeste à nos yeux que nous tirons nos inductions médicales, nos indications thérapeutiques, la même expérience nous dit qu'il existe un rapport, quelquefois difficile, mais toujours utile à observer, entre les maladies telles qu'elles se présentent et les influences qui les ont produites, et que la juste appréciation de ces influences est une donnée des plus importantes pour diriger la conduite du médecin envers les malades : car, en vérité, la maladie n'a pas un nom qui soit inscrit d'avance sur nos tablettes nosologiques, toujours avec une égale signification, sans qu'on n'y puisse ajouter ni ôter ; c'est un acte vital, simple comme la vie et compliqué comme elle, dépendant, comme la vie dans sa manifestation, de tout ce qui affecte l'être malade en formant en quelque sorte le tempérament de la maladie. C'est ainsi que les divers degrés de froid, de

chaleur, d'humidité, d'électricité de l'atmosphère agissent sur nous et nous impressionnent de diverses manières.

Hippocrate a consigné l'expression générale des liaisons des conditions de température pour chaque saison avec les diverses maladies en des termes dont la sagesse se vérifie encore tous les jours.

« Si, dit-il, après un automne modérément pluvieux, l'hiver est modéré, sans être ni trop mou ni trop rigoureux, et que le printemps et l'été soient convenablement rafraîchis par des pluies, l'année sera assurément salubre.

» Si, au contraire, l'hiver est sec et venteux, et le printemps pluvieux et chaud, l'été sera nécessairement fiévreux et malsain.

» Si des pluies et des vents violents ou autres rafraîchissent le temps sous la canicule, on peut espérer un automne salubre; tandis que, dans le cas contraire, de graves maladies affecteront les femmes et les enfants; les fièvres quartes seront communes et fréquemment terminées par l'hydropisie.

» Si l'hiver est chaud et pluvieux, sous l'influence des vents du midi, et que le printemps soit boréal et sec, les femmes enceintes seront exposées à avorter, ou elles mettront au monde des enfants faibles et languissants; du reste les dyssenteries et les fluxions sur les yeux seront très-fréquentes. S'il survient encore un été sec et chaud, les flux de ventre et les hydropisies en seront la suite.

» Si, au contraire, un été pluvieux et austral est suivi d'un automne semblable, l'hiver offrira beaucoup de maladies, particulièrement chez les pituiteux qui ont passé quarante ans; il y aura des fièvres ardentes, des pleurésies bilieuses et des péripneumonies.

» Si un automne pluvieux et austral succède à un été sec

et venteux, on sera exposé à de grands maux de tête, à des enrouements, des catarrhes, des toux accompagnées de phthisie.

» Un tems constamment sec et serré convient surtout aux femmes et aux natures humides, tandis qu'il est nuisible aux personnes bilieuses qui sont alors exposées aux inflammations et aux fièvres aiguës. Les femmes et les enfants éprouveront les mêmes accidents, lorsqu'un hiver froid et sec sera suivi d'un printems chaud et pluvieux. »

Voilà, sur ce point, le riche patrimoine, le champ admirablement délimité et défriché que le descendant des Asclépiades a confié à de nouvelles familles médicales, tant il fallait pour l'agrandir et le faire prospérer le concours non interrompu de nombreuses et nouvelles observations; tant il était nécessaire de les épurer toutes, chaque jour, au creuset d'une patiente expérience, toujours d'accord avec les progrès incessants dans toutes les branches des connaissances humaines.

Les vingt-cinq siècles qui nous séparent de celui où le divin vieillard transmettait aux générations futures un si précieux héritage, ont-ils répondu à son attente?

Médecins, avons-nous, comme il le prédisait à la suite d'une application constante, accru cette prescience qui, chaque jour, doit tendre à nous élever bien haut dans l'humanité par les services que nous sommes appelés à lui rendre?

Ars longa, vita brevis, experientia fallax, judicium difficile.

Cet aphorisme du père de la médecine s'applique autant aux travaux et à la vie des sociétés et des siècles, qu'aux travaux et à la vie des individus. Qu'on cesse donc de s'étonner si, aux travaux que son génie a rassemblés, il reste encore aujourd'hui beaucoup à ajouter.

La médecine est la science de l'homme dans toute l'étendue de ce mot, dans l'immensité de la chose; c'est la science de

l'homme appliquée sans cesse à résoudre ce premier des problèmes : Connais-toi toi-même, cette base première de la morale et du bonheur ; et ce n'est pas assez, pour y parvenir, d'avoir pénétré dans les détails les plus intimes de son organisation, d'avoir approfondi le cœur humain ; il y a de plus à apprécier encore tout ce qui exerce sur lui une influence quelconque.

Des sciences se bornent à l'étude de l'univers matériel, d'autres à celles de l'homme moral ou des rapports des hommes réunis en société, mais il n'appartient qu'à notre art d'embrasser le vaste cercle des connaissances humaines, de relever d'une science sans limites comme la nature elle-même.

La raison en est simple et palpable : la nature entière agit sur l'homme, être sensible et modifiable par excellence, et celui-ci réagit à son tour sur la nature de toute la puissance de ses facultés.

Ainsi connaître l'organisation de l'homme, sa constitution physique et morale ; étudier les êtres qui l'entourent, le pressent, le pénètrent et le modifient, qui favorisent ou entravent en lui l'exercice de la vie, qui lui apportent à chaque moment le plaisir ou la douleur, la maladie ou la santé ; faire ensuite servir cette double connaissance à la conservation et à l'amélioration de son existence, tel est l'éternel et sublime objet de la médecine.

A l'aspect de ce vaste horizon qui s'étend à mesure qu'on s'élève et que nul génie n'a parcouru ni ne parcourra dans son immensité, qui ne comprendra pas qu'il faut, pour ajouter aux connaissances de nos devanciers et accroître une expérience si difficile à acquérir, tous les efforts persévérants du faisceau des intelligences d'élites et du dévouement le plus absolu des hommes que réunit un lien sacré pour travailler au

bonheur de l'humanité ? Qui ne comprendra pas que la science ne peut avancer que pas à pas en comptant ses vérités par siècle ?

Cherchant à me restreindre pour ne pas abuser de votre attention, ne dirai-je qu'un mot, Messieurs, des progrès relatifs à l'appréciation des seules influences qui donnent lieu à ce que l'on entend par constitutions médicales, sans même mentionner, quelles qu'en soient les corrélations, les principales conquêtes de notre art depuis que le vieillard de Cos l'éleva à à la dignité de science ; ne dirai-je qu'un mot, ce sera toujours ne pouvoir me dispenser de rappeler les écueils qu'il a fallu traverser pour atteindre le but qu'il nous a signalé.

L'homme illustre qui avait fait reconnaître l'importance de l'étude suivie des constitutions médicales et déploré ce trop faible secours qu'il recevait de la dissection des animaux, seule permise à son époque, pour se faire une idée de la structure humaine, ce puissant génie, cette vive lumière des siècles provoqua trois cents ans plus tard les hardis efforts d'Erasistrate et d'Hérophile qui les premiers eûrent la gloire de sonder les dépouilles humaines.

Malheureusement, malgré la protection des Ptolemées, leur exemple ne peut être imité, tant conserva d'empire un superstitieux respect ; et, faute d'observations directes, bientôt apparut l'esprit de système qu'enfantèrent des explications physiologiques fondées sur d'imparfaites notions d'anatomie, que déjà l'imagination brillante d'Aristote avait mis en honneur après être entré plus avant dans la voie des investigations d'Hippocrate.

Cet ambitieux et oppresseur esprit de système, tout entier livré à la considération exclusive de l'homme dans ses organes, abstraction faite, bien plus encore, de ses rapports avec l'univers

extérieur, couvrit bientôt d'hypothèses le champ de la science et en arrêta la fertilité.

Alors aussi, lorsque l'orgueil du monde ancien eût atteint son apogée en se résumant dans le despotisme universel de Rome, lorsque la passion du luxe et des plaisirs sensuels fut parvenue dans cette capitale à son plus haut degré, le genre humain accomplit sa décadence.

Alors des peuples primitifs, sortis des contrées septentrionales, envahissant tout l'occident, viennent recommencer, pour ainsi dire, la vie de l'humanité et constituer une époque qu'on peut comparer aux temps héroïques de certains peuples de l'antiquité.

Cette nouvelle vie dût avoir son adolescence, qu'à juste titre on appela le moyen âge.

Tant que cette époque dura, on vit se succéder rapidement les illusions et les rêves de l'imagination, parce que l'homme était déjà parvenu, non pas au temps de la sagesse précisément, mais à celui qui le précède, à celui de l'exagération de son savoir, de l'indépendance et de l'audace.

Alors on connut mieux le but que le moyen, et en voulant l'atteindre souvent on le dépassa. Telle est, en effet, la loi suprême : c'est que pour inventer il faut plus d'imagination que de raison ; et pourtant, sans ce guide sûr et fidèle, l'homme n'est réellement que faible et ambitieux, il s'élance, il retombe, et chaque effort est suivi d'une chute.

Toutefois, Messieurs, honneur à la jeunesse des nations comme à celle de l'homme pris individuellement ! Avec justice nous devons convenir franchement que si elle donne plus de force aux erreurs et aux passions, elle donne aussi le sublime courage et la persévérance nécessaires pour vaincre les plus grands obstacles.

Cette jeunesse des nations, comme celle des individus, n'a jamais peu contribué à la gloire et au bonheur de l'humanité !

Ainsi, cette époque semblable à ces fleuves grossis de richesses étrangères dont les eaux déposent avec lenteur les germes de vie que recèle leur limon, cette époque pleine d'ardeur, avide de connaissances, mais déviée de la route qui mène à la vérité, précéda des temps plus féconds en résultats utiles et les prépara.

Mais ce ne fut qu'au XV.e siècle de notre ère seulement qu'une réaction heureuse et soutenue s'opéra. On comprit enfin de nouveau que l'observation reste sans portée au sein des hypothèses ; on voulut naïvement observer comme le père de la médecine ; on recourut à ses écrits ; et, par ses laborieux et constants efforts pour les rendre au monde savant dans leur plus grande pureté, Foës, notre compatriote, l'une des plus grandes gloires de notre cité, qui s'est tant honorée en le prenant sous sa protection, Foës que vous avez désigné, Messieurs, comme l'inspirateur de vos travaux en adoptant son portrait pour le scel de vos actes, Foës nous apparaît comme le restaurateur des sciences médicales. Rendons lui hommage, Messieurs, encore une fois et toujours ! Pour nous cet hommage est aussi celui de la patrie reconnaissante.

Dès ce moment, partout et en tout, c'est un essor jusqu'alors inconnu. Des faits sont recueillis et accumulés sans idée préconçue. Vesale, Varole, Fernel, Baillou, Guillaume Harvey, Malpighi, Leuwenhoeck et tant d'autres par les plus importantes découvertes illuminent, à leur tour, le XVII.e siècle, ce siècle qui devient en outre si remarquable par les salutaires réformes apportées par Bacon dans l'étude des sciences qu'il compare si judicieusement à une pyramide dont l'observation et l'expérience font la base et la métaphysique le sommet,

faisant ainsi justice des erreurs du passé et condamnant, de même, quelques philosophes qui, de nos jours encore, commencent à bâtir cette pyramide par le sommet.

Une si large voie ouverte à la sagesse amène des succès sans nombre dans toutes les branches des connaissances humaines.

On parvient à mieux déterminer les conditions de l'atmosphère dont l'ensemble, la durée et l'étendue variable, sur la surface d'un pays établissent les constitutions atmosphériques, ayant pour effet, par une influence générale, de modifier les dispositions individuelles, de telle sorte que les maladies qui en résultent ont toutes des analogies remarquables, et que celles qui existaient déjà ou surgissent ensuite accidentellement, contractent des analogies nombreuses comprises, les unes et les autres, sous la dénomination de constitutions médicales.

Et si l'étude plus approfondie de ces constitutions atmosphériques, agrandie dans son domaine et de plus en plus rigoureuse dans ses observations par le secours d'ingénieux instruments, imprime une marche plus assurée aux sciences physique et chimique, aidée, en même temps, par leurs inappréciables acquisitions, l'étude propres des constitutions médicales devient le sujet des plus sérieuses méditations. Sydenham, Stahl, Baglivi, Lorry, Fouquet, Stoll, Hallé, Pinel, Corvisart l'enrichissent de faits bien observés, de filiations de phénomènes saisies avec pénétration et simplicité, d'idées pratiques, d'admirables intincts thérapeutiques, de méthodes curatives ou préservatrices supérieurement conçues qui eurent une si marquante influence que leur époque fournit la plus incontestable preuve que la santé publique s'améliore en raison directe des perfectionnements que reçoivent les sciences.

Les recherches statistiques ont, en effet, invinciblement établi que la mortalité générale actuelle dans Paris et les grandes villes d'un habitant sur 33 et au dehors bien moindre encore, était au XVII.e siècle d'un sur 25, et au XIV.e d'un sur 16, c'est-à-dire que la vie commune a plus que doublé depuis le XV.e siècle. Héberden avait déjà fait connaître qu'à Londres, dans les 50 dernières années du XVIII.e siècle s'était manifestée une aussi favorable progression.

De même, la vie probable, où l'âge auquel parvient la moitié de ceux qui naissent, comme la vie moyenne, ou la somme totale des années vécues par un nombre donné d'individus réparties également entre chacun d'eux, l'une et l'autre, successivement accrues, se montrent bien plus élevées dans nos tables que dans celles que traça Ulpien pour la république romaine, où, d'après lui, le terme moyen de la vie se trouve fixée à 30 ans.

Ce terme paraîtra d'autant plus désavantageux qu'on observera que, dans les tables dressées par ce célèbre ministre d'Alexandre-Sévère, d'après les registres de recensement, de puberté, de virilité, de décès, par âges, sexes, nature même de maladie, tenus, dit-on, avec une rigoureuse exactitude pendant l'espace de mille ans, à partir du règne de Servius-Tullius, il n'y est aucunement question des esclaves en si grande majorité cependant dans cette république, et que les pertes chez ceux-ci devaient pour le moins correspondre à celles que subissent les classes les moins aisées dans nos sociétés modernes.

Rome, tant vantée pour ses institutions, n'offre donc pas, en ce qui concerne la santé publique, des résultats qu'on puisse envier. Quelle plus éclatante justice de son dédain pour les sciences et les lumières de la Grèce, d'après lequel on affecte trop souvent de répéter qu'elle pût, pendant six cents ans, se passer de médecins! Oui, jusqu'à un certain point, elle le pût,

tant que la chasteté et la tempérance y furent honorées, que les vainqueurs des rois vécurent sobrement ; tant que les besoins furent bornés et les mœurs graves ; tant que les autres passions s'inclinèrent et se turent devant l'amour de la patrie. Alors, toutes les lois étaient respectées ; le pouvoir des censeurs allait jusqu'à priver de son cheval tout patricien devenu trop gras. Mais, ni un clou planté dans la muraille droite du temple de Jupiter-Capitolin, ni de somptueuses lectisternes ne suffisaient pas pour conjurer les épidémies. Rome, sans guide et sans frein, ne résista pas non plus quand la civilisation survint avec ses splendeurs, ses orgies et ses misères. Énervée, corrompue, dans un abîme de sang et de boue, elle recueillit les germes d'une foule de maux que la médecine, mais trop tard consultée, s'efforça de guérir, de combattre et de pallier. C'en était fait, Rome succombait. Après avoir transformé en désert les plus florissantes contrées de l'Égypte, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, la Sicile et les Gaules, et livré leurs populations aux ravages des pestes et des typhus, elle se mutile elle-même par ses guerres civiles désastreuses et plus encore par ses dépravations, sa cruauté envers les esclaves, et l'aveugle fureur dont sa tyrannie frappait les plus vertueux citoyens.

Sans la voix puissante du christianisme, la race humaine allait périr !.... C'est elle qui vint la rassurer, lui faire reconnaître l'étendue de ses moyens et les destinées de l'avenir ; lui faire comprendre cette vérité céleste : que le plus grand bonheur physique et moral dépend du plus grand développement de toutes les facultés qu'elle a reçues de son ineffable auteur.

Grâces aux inspirations de la plus sublime philosophie, le travail commun, en vue du bien-être de tous, a complètement changé aujourd'hui le sort des peuples : loin de s'affaiblir et de s'éteindre, en s'accroissant ils se fortifient ; car ce n'est pas

seulement une augmentation dans le chiffre des populations que tout à l'heure nous avons eu l'intention de signaler, c'est encore la circonstance qui l'accompagne, le perfectionnement physique et moral du plus grand nombre, l'extension des connaissances humaines et une plus parfaite appréciation des choses utiles ou contraires à l'existence : la tombe inexorable reste sans doute toujours ouverte sous nos pas, mais elle porte moins atteinte aux forces vives, ce capital productif des hommes adultes et virils dont l'activité sert toujours plus qu'à eux-mêmes, préserve les nations de la misère et concourt si puissamment à leur grandeur.

Cette pensée humanitaire de centres communs d'action, de moyens synergiques pour multiplier et étendre les bienfaits de l'intelligence, qui fût éminemment, pour les sciences, celle des XVII.e et XVIII.e siècles, amena entre autres fondations, dans ce but, en 1706, à Montpellier, et en 1776, à Paris, celles des premières sociétés de médecine. Ces associations scientifiques de médecins qui servirent ensuite d'exemple et de modèles, eurent pour mission spéciale la continuation des travaux dont Hippocrate avait si bien tracé le plan. Bientôt tous leurs membres rivalisant de zèle sollicitèrent et reçurent d'un grand nombre de médecins, tant des provinces que de l'étranger, une foule de renseignements sur les maladies régnantes des diverses contrées, et l'on dût particulièrement à la Société royale de médecine de Paris la description de plusieurs épidémies que les noms les plus imposants, tels que ceux de Haller, de Vicq d'Azir et de Lorry, ne pouvaient manquer de transformer en phares brillants, guides de leurs successeurs.

Plus que jamais on sentit le besoin de continuelles études, de recherches multipliées, de masses de faits recueillis en différents temps, comme en différents lieux, pour préciser les relations qui existent entre les diverses causes générales morbifi-

ques, résidant principalement dans les conditions de l'atmosphère, et les maladies qui se développent sous l'empire de leur existence; pour arriver, en un mot, à présenter tous ces faits en un corps de doctrine dégagé de toute incertitude.

Mais de nouvelles vicissitudes allaient encore retarder la marche de semblables travaux. Ce fut, d'une part, l'agitation profonde des esprits à la fin du XVIII.e siècle qui ébranla l'Europe et renversa en France les institutions sociales ; puis, après une nouvelle époque, vraiment héroïque, suite toujours inévitable des grandes commotions politiques, le trop tardif retour de ces réunions, où, à plus d'éclat, on préfère les utiles entraînements d'une persévérante assiduité dans l'observation. Ce fut aussi, d'autre part, il faut bien l'avouer, la puissance trop absolue, les prétentions exagérées, égales au joug, à peine secoué, des explications mécaniques et chimiques, que vinrent exercer, soit l'anatomie pathologique par de merveilleux progrès, soit une nouvelle doctrine médicale séduisante par sa simplicité : la première n'offrant plus à l'observation du médecin qu'un cadavre susceptible de certains changements matériels et ne voulant rien voir au-delà de ces grossières altérations; la seconde n'admettant que des maladies primitivement locales et n'accordant pas qu'un modificateur puisse affecter l'organisme entier, qui ne peut être successivement frappé qu'en vertu de sympathies secrètes et ordinairement inexplicables, parties d'un point, plus particulièrement, le tube digestif, recevant l'action de la cause morbide de nature presque constamment stimulante. Telles sont les causes qui détournèrent encore l'attention de l'examen paisible des constitutions médicales.

Quand on ne nia pas leur réalité, en les séparant, à l'exemple de Sydenham et de Stoll, contrairement à la tradition hippocratique, des constitutions à physionomie trop tranchée,

d'une influence trop générale pour avoir jamais pu être méconnues, et pour cette raison nommées épidémiques, on les restreignit à l'expression de certains caractères dominants dits inflammatoires, bilieux, muqueux, putride, nerveux, sthénique ou asthénique que semblaient revêtir les maladies de telle ou telle époque.

Mais ces dénominations trop vagues d'effets morbides, bien que l'expression d'une vérité, conservant d'ailleurs l'empreinte des théories hypothétiques qui ont successivement régné, laissent toujours assez d'obscurités sur ce point de pathologie générale pour qu'il puisse fournir à *priori* des indications curatives toujours certaines.

Il s'agit donc de poursuivre cette étude délicate des constitutions médicales ; de chercher désormais à bien définir, autant que possible, ce que l'expérience de nos devanciers a mis hors de doute, ce que le tact médical, cette science non formulée des grands praticiens, rend si sensible, à savoir : quels sont les traits les plus susceptibles de faire sûrement apprécier le génie, le caractère propre, la nature spéciale des maladies d'une époque sous l'empire de telles ou telles conditions météorologiques actuelles ou successives ? Autrement dit, en quoi diffère le fond de ces maladies quand la forme ou l'enveloppe, c'est-à-dire les symptômes, leur conserve néanmoins une ressemblance plus ou moins parfaite avec celles qui ne peuvent reconnaître pour causes exactement les mêmes conditions ; ou bien, quel que soit l'aspect que présentent les divers états pathologiques, quels en sont les caractères originaux, quel peut en être l'air de famille, si je puis ainsi m'exprimer? Car, semblables aux plantes recevant du sol qui les produit une physionomie particulière, sans perdre leurs caractères génériques, de même les maladies peuvent offrir de notables différences, suivant le temps qui a provoqué leur apparition.

La valeur de tous ces efforts d'appréciation est telle, par rapport à leur traitement, qu'elle doit généraliser les inspirations du génie qui n'appartiennent qu'aux maîtres de l'art, les fixer, les transmettre, les perpétuer, les vulgariser, rendre didactique ce qui n'est que pratique, et faire survivre les moyens dont la puissance a été si féconde en bienfaits pour l'humanité.

Tel est le but, tels doivent être les fruits des associations médicales. Disposant de travaux vingt-cinq fois séculaires, accumulés par la plus noble émulation, elles n'ont plus à recommencer la pyramide de Bâcon, mais à s'avancer de plus en plus vers son sommet en y déposant de nouveaux matériaux, de nouvelles richesses, chaque jour et à chaque instant, profitables.

Dans leurs conférences l'esprit s'élève et s'agrandit; il perçoit un plus grand nombre de faits que fournit l'étude toujours lente et difficile de la nature; il acquiert plus que par des lectures toujours faibles et languissantes; il échappe plus sûrement à l'erreur qui, si facilement, se glisse parmi les observations solitaires au milieu des pensées qui ne sont pas communiquées. En conférant avec des âmes fortes, il me semble rencontrer, dit Montaigne, un rude jouteur me pressant les flancs de dextre et de gauche; ses idées provoquent les miennes et les font jaillir comme d'une source.

Ainsi l'on s'instruit, l'on s'éclaire mutuellement, et chacun emporte des sujets dignes d'être médités au milieu des vivantes leçons de la pratique ou dans le silence du cabinet.

Après l'appréciation des causes qui, pendant une certaine période, donnent à un grand nombre de maladies un cachet spécial, un degré de gravité ou de bénignité remarquable, quelquefois même si peu d'accord avec l'ensemble des symp-

tômes, après la discussion sur la valeur de ceux-ci pour découvrir ce caractère propre de l'affection dominante qui établit véritablement la constitution médicale, on met, en outre, en évidence dans ces utiles entretiens un *criterium* non équivoque pour en assurer la détermination. Ce *criterium* se présente dans les effets thérapeutiques obtenus.

Sydenham, dont l'autorité n'a jamais pu être méconnue, avouait ingénuement qu'il n'était jamais sûr de traiter convenablement les premières maladies qui s'offraient à lui lors du changement d'une constitution médicale, de celle particulièrement qu'il appelait stationnaire; il tâtonnait, il hésitait avant de rencontrer juste. Or ces temps d'incertitude s'évanouissent bientôt dans ces bienfaitrices consultations qui donnent tant d'assurance à la pratique.

Quelles preuves plus manifestes de leur utilité, que ces moyens de traitement d'une si indispensable différence à l'occasion cependant de maladies offrant entre elles une grande similitude! Ainsi, par exemple, prenant au hasard dans une masse imposante de faits, l'illustre praticien que nous venons de citer, tantôt observe, après un hiver sec et rigoureux, des pleurésies bien franchement inflammatoires qui exigent les antiphlogistiques et les rafraîchissants qui seuls réussissent; tantôt, quelques années plus tard, ce sont des fièvres aiguës avec violentes douleurs de tête et de côté, sang couenneux, etc., ne lui permettant plus de saigner aussi largement que cela lui avait paru nécessaire dans la vraie pleurésie; il suffisait alors d'une ou deux saignées, au-delà desquelles le malade n'était plus soulagé; et, dans ces cas, le vésicatoire à la nuque était toujours heureusement appliqué.

Dans d'autres affections du même genre, qu'il spécifie sous la dénomination de fausses péripneumonies et qui frappaient entre l'hiver et le printemps des sujets pléthoriques, il re-

marque que de fréquentes saignées réussissaient très-mal, et qu'il dut fort les ménager au début, avec l'attention de diminuer, par la position des malades quand on les pratique, l'effet du collapsus qui suit les émissions sanguines, pour recourir ensuite à l'usage des purgatifs réitérés de deux jours en deux jours, jusqu'à la fin des maladies.

Dehaën signale des symptômes d'apparence inflammatoire qui résistent aux antiphlogistiques et cèdent aux émétiques.

Corvisart, Laennec et nombre de médecins de nos jours ont constaté des pleuro-pneumonies bilieuses, analogues à celles de Stoll, réclamant principalement l'usage des évacuants, soit émétiques, soit purgatifs.

Combien de médicaments ne réussissent pas avec une égale efficacité, si toutes les circonstances de leur emploi ne sont pas examinées et pesées au point de vue du caractère de la constitution médicale, toujours de la plus haute importance relativement à l'opportunité des divers agents thérapeutiques. Notre savant collègue, M. Ibrelisle, nous a démontré encore, il y a quelques jours, que de là pouvaient provenir aussi les vicissitudes si extraordinaires du succès comme fibrifuges ou antipériodiques des préparations arsenicales qu'il a soumises à de si consciencieuses épreuves.

Toutes ces précieuses indications tendant d'une manière constante et directe à l'amélioration de la santé publique, qu'il s'agisse de prévenir les maladies ou de les guérir, ne s'acquièrent, on ne peut le concevoir autrement, que par le concours dévoué et assidu de tous à un travail d'ensemble, continué sans interruption sur un plan uniforme : les uns apportant le tribut journalier, loyal et sincère de l'observation actuelle; les autres s'appliquant à faire revivre les observations des maîtres de l'art, pour qu'il en résulte, abstraction faite de

toute hypothèse, en rapprochant les conditions atmosphériques des effets produits, une continuelle comparaison, non pas seulement bornée à une désignation générique des maladies, mais étendue à tout ce qui peut les distinguer comme espèces, les différencier en raison des complications qui s'y rattachent, et faire connaître l'histoire de leur marche, de leur traitement et de leur terminaison.

C'est de là que doit surgir sans cesse la connaissance parfaite des phénomènes se représentant toujours les mêmes dans des circonstances données et celle des faits invariables perpétuellement reconnus et proclamés par l'expérience, qui assimilent la médecine aux sciences les plus exactes où l'on juge des choses actuelles par les choses passées et des choses à venir par les choses actuelles. « En mécanique, en géométrie et dans quelques autres objets de ses connaissances, l'esprit humain, dit Laplace, est parvenu à ramener à des lois générales les phénomènes observés, et à prévoir ceux que des circonstances données doivent faire éclore. » Telle est l'œuvre morale des sociétés de médecine, héritières des familles médicales de l'antiquité.

Au seul point de vue des constitutions médicales, combien ne pourrait-on pas citer de faits constants d'après lesquels se dessine admirablement leur caractère? Il n'y aurait qu'à rappeler, sans parler même de ses résultats extrêmes, l'action bien connue de quelques-uns des principaux modificateurs de l'économie, pour que le voile tende à se dissiper. Des effets les plus simples de ces modificateurs isolés, on peut ensuite s'élever à la considération de ceux qu'ils font naître, en agissant simultanément ou d'une manière successive.

L'air atmosphérique chaud et sec a, sans contredit, pour effet d'accélérer la circulation, de faire battre le cœur plus souvent et plus vivement, de pousser le sang avec plus de

force vers la tête, d'activer la circulation dans les capillaires en général, mais surtout dans ceux de la peau et du tissu sous-jacent, d'où une transpiration cutanée et pulmonaire fort active ; il a encore pour effet évident d'augmenter la sensibilité de toutes les surfaces de rapport et, par conséquent, d'exciter une réaction égale de la part du cerveau. A ces circonstances, on ne peut manquer d'attribuer la faiblesse, l'irritabilité des sujets sous son influence : d'où prédisposition aux affections nerveuses ; à l'adynamie, lorsque l'excitation durant un certain temps épuise la réaction. En général, on ne peut en douter, la chaleur prédispose aux phlegmasies ; elle devient la cause de certaines inflammations encéphaliques et autres dans les systèmes momentanément plus en jeu. Le poumon, soulagé par l'afflux du sang dans les vaisseaux de la périphérie, n'a pas cette même disposition à s'enflammer ; sa muqueuse sécrète d'autant moins que la peau fonctionne extraordinairement. Mais les organes de la digestion sont dans un état fort différent ; aussi leur surface muqueuse supporte-t-elle difficilement l'impression des irritants. N'est-ce point à cette insolite excitabilité des organes abdominaux qu'il faut attribuer cette prédominance organique que l'on signale par l'expression de tempérament bilieux ? N'est-ce point aussi à l'action du foie substitutive et supplémentaire, dans cette circonstance, de celle du poumon comme éliminateur du carbone de l'économie, que sont dues les affections bilieuses et les divers degrés d'hépatite, si fréquemment même terminés par suppuration dans les climats chauds.

L'air chaud et humide, par suite des mêmes effets, auxquels s'ajoutent ceux d'une diminution dans la transpiration, tient le premier rang parmi les causes de la dyssenterie qui règne si souvent d'une manière épidémique avec le caractère des affections précédentes.

Avec l'air froid et sec, les évacuations cutanées diminuent aussi ; mais le sang, comme refoulé vers le centre, abonde dans la muqueuse pulmonaire dont l'exhalation et la secrétion s'accroissent ; l'hématose devenue plus active, détermine la pléthore à laquelle se joint un développement des forces musculaires ; l'appétit est vif, les digestions promptes et la nutrition plus rapide. A de semblables circonstances sont dues les congestions sanguines, les hémorragies, les affections aiguës de la poitrine. Sous cette influence de l'air froid et sec, la pléthore est réelle ; tandis que sous celle de qualités opposées, elle est en quelque sorte factice.

L'impression qu'exerce sur la peau le froid humide, est plus profonde et plus durable que celle du froid sec ; aucune température ne s'oppose davantage à la transpiration et au réveil des réactions. Pendant la durée de cette constitution de l'air, les digestions languissent, les selles sont copieuses, les urines rendues en quantité plus considérable, toujours en vertu de la loi des substitutions fonctionnelles ; les secrétions muqueuses plus abondantes, la circulation se ralentit. Autant et plus que le froid sec, le froid humide peut occasionner toutes les phlégmasies et particulièrement celles des membranes muqueuses ; d'où cette foule d'affections catarrhales. Il favorise, en outre, les engorgements lymphatiques et les hydropisies par la dépression constante de l'incitation nerveuse qu'il fait peser sur l'organisme.

Mais comme je n'ai pu me proposer une revue de toute la série d'actions constantes et uniformes dans lesquelles la lutte permanente de l'organisme est plus ou moins victorieuse en laissant se manifester le caractère propre des constitutions médicales, je m'abstiendrai de rappeler combien ces dernières, en outre, se nuancent en raison de la durée, de la succession et de l'inconstance des conditions atmosphériques, dans les-

quelles il faut tenir compte de la variabilité dans la pression de l'air, de celle de son agitation, de ses quantités de lumière et d'électricité ; combien elles peuvent se ressentir des influences du sol, comme de l'état d'exaltation, de calme ou d'apathie des esprits qui brise, augmente ou annule la force de résistance ; ou bien encore comment elles peuvent enfin revêtir un aspect tout particulier, un cachet spécial, sous l'empire de causes inconnues dans leur essence, qu'à l'égal du physicien, du chimiste et de l'astronome, ignorant la cause première du mouvement, de l'affinité et de l'attraction, il nous suffit cependant de connaître dans leurs effets, au milieu des circonstances qui les favorisent. Telles sont, dans ces derniers cas, certaines constitutions épidémiques comme celles du typhus, de la variole, de la rougeole, de la scarlatine, des fièvres d'accès, du choléra, etc., assez puissantes, même au-delà de leur règne exclusif, pour imprimer quelques-uns de leurs traits à d'autres affections et donner lieu, par exemple, ainsi que nous l'avons vu récemment, avant et après une constitution épidémique de choléra, à une constitution médicale cholérique.

Si d'ailleurs, est à peine effleurée cette immense et profonde question des constitutions médicales, quelques faits ne disent-ils pas assez que leur étude a porté des fruits inappréciables, en donne tous les jours et en promet de plus en plus à la persévérance ?

N'est-il pas évident que les plus riches moissons qu'elles peuvent offrir, ne peuvent aussi être préparées que par ces réunions d'hommes dévoués sans réserve au bien public, tant il faut d'observations répétées et d'analyses judicieuses pour induire, juger et conclure.

C'est par leur concours que s'établit chaque jour la certitude en médecine au plus haut degré auquel il soit possible de prétendre, car la certitude parfaite en tout ne peut appartenir qu'à Dieu seul, pénétrant tout, comme auteur de tout.

C'est par leur concours que notre art, comme tous ceux fondés sur l'observation, accroît chaque jour la somme des choses certaines et des choses probables au dépens des problèmes infinis ou des innombrables mystères sans cesse proposés à l'activité de l'intelligence humaine par la sagesse de son créateur.

Toutefois, s'il nous reste tant d'inconnues propres à exciter notre émulation, ce n'est pas plus justement à la médécine qu'à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence et autres sciences qu'on peut appliquer le mot de Socrate résumant la philosophie ancienne : *Je ne sais rien ;* ou de celui de Montaigne : *que sais-je?* attaquant aussi rudement la philosophie moderne : la médecine, comme toutes ces sciences, n'est pas plus conjecturale ; elle se compose de faits certains, de principes immuables qui engendrent les vérités probables, cet ordre de vérités que développe le sentiment, l'esprit, le génie ; son infaillibilité, toujours probable et relative, n'est pas moindre que celle du juge, du diplomate, de l'homme d'état ; et le mot de probabilité acquiert en sa faveur une valeur positive, incontestable, par la méthode d'induction et l'expérience raisonnée.

C'est dans cette voie que s'avancent nos sociétés de médecine établies sur le sol de France, à cette heure, toutes en progrès, dégagées qu'elles sont toutes de tout esprit de système et favorisées par l'accueil et l'appui qu'elles reçoivent des autorités qui veillent à la santé publique.

Si au commencement du XVIIIe siècle on n'en comptait qu'une seule et cinq seulement sur la fin, nous en possédons trente aujourd'hui qu'anime le plus louable zèle. Et, comme si déjà ce n'était pas un assez grand bien que ces foyers çà et là répandus, où se concentrent les lumières pour jeter un plus vif éclat, aujourd'hui toutes se relient entre elles, et,

pour ainsi dire, n'en forment plus qu'une seule par l'échange réciproque qu'elles font de leurs précieux travaux. Elles le peuvent aujourd'hui par la généreuse sollicitude du gouvernement qui, reconnaissant leurs efforts, vient, cette année, pour épargner leurs faibles ressources, de les affranchir de la taxe des communications par l'entremise du service des postes. Le peuple le bénira, car son inspiration est l'une de celles qui tournent droit au profit de l'humanité.

Quel plus heureux moment, Messieurs, pour continuer avec plus d'ardeur encore l'étude des constitutions médicales si souvent et si longtemps entravée dans sa marche !

La Société des Sciences Médicales de la Moselle, glorieuse déjà de la date de son institution qui remonte au-delà de trente ans l'est bien plus encore du noble but qu'elle s'est proposé.

Elle a suivi les conseils du père de la médecine et de ses plus illustres successeurs en plaçant au premier rang de ses travaux d'ordre l'observation des maladies régnantes.

Elle a compris que leur étude devait se lier intimement à celles de l'hygiène et de la topographie pour qu'il fût possible de recueillir des unes et des autres de salutaires préceptes.

Espérons qu'après un certain laps de temps, ceux qui viendront après nous, trouveront, dans la série des faits qu'elle rassemble, les éléments les plus certains pour discerner avec moins d'embarras le caractère des diverses constitutions médicales auxquelles peuvent être soumises les populations de notre département, et pour établir avec plus d'assurance encore les prescriptions hygiéniques qui leur conviennent et les règles véritables de la médecine appropriée à notre climat.

Ainsi, Messieurs, par vos soins s'élèvera, à la gloire de la science, un monument moins fastueux, sans doute, mais

plus utile et plus durable que ceux à la construction desquels s'emploient le marbre et l'airain ; et vous aurez concouru à conserver intacte cette belle réputation que le mérite et le dévouement de vos prédécesseurs ont acquise à la médecine dans notre contrée. Comme Foës, honorés d'un impérissable souvenir par notre cité reconnaissante, vous aurez été aussi bienfaiteurs de l'humanité, et votre grande mission, dans ce monde, aura répondu aux vues de la sublime et incomparable intelligence qui l'a créé.

